

Le Nom du Siècle.

M. A. de Ricardy, a cru intéressant de passer aux lecteurs du Journal qu'il dirige, l'Echo du Public la question suivante: "De quel nom croyez-vous que l'histoire désignera le XIXe siècle?"

Il a reçu un grand nombre de réponses parmi lesquelles voici les plus intéressantes: "Le XIXe siècle, mon cher confrère! Il appartient à Victor Hugo, sans conteste."

Quant à ceux qui prétendent que ce sera le siècle de Dreyfus, je enoie qu'ils se trompent. Au train dont marchent les choses, c'est le XIXe siècle qui sera le siècle de Dreyfus.

JEAN RAMEAU.

Il me paraît possible que l'histoire appelle notre siècle celui de Bismarck. La longue vie de cet homme d'Etat s'y étend tout entière. C'est lui qui y a décidé, en dernier, sur les remaniements de la carte européenne. Son œuvre a duré; elle lui survit. Et les millions d'hommes du vieux monde ont subi la loi de ce terrible géant, qu'ils fussent désormais mis en armes pour lui ou contre lui.

PAUL HERVIEU.

Austerlitz, Iéna, Wagram, l'ordre rétabli, le pays pacifié, la France reconstituée, l'unité nationale faite, le Concordat, le Code civil, l'Université, le Conseil d'Etat, la Légion d'Honneur, les solides cadres administratifs grâce auxquels nous vivons encore malgré les vertus destructives des Chambres et des Gouvernements, les idées françaises, semées à travers le monde avec les balles et la mitraille... le XIXe siècle s'appellera le siècle de Napoléon.

HENRY HOUSSAYE.

Je vous répondrai, comme à Waterloo: "Ils sont trop!" Napoléon domine le commencement du siècle, prodigieuse et unique épopée. En littérature, Victor Hugo "l'écoumbré," suivant l'expression connue; Lamartine et Musset y rayonnent, impérieusement étoilés. Le romantisme est fécond en génies divers, le réalisme lui tient tête avec quelques grands capitaines. Sartout, ne l'oublions pas, nous avons Balzac dans le roman, comme les Anglais ont Shakespeare au théâtre.

Quant au domaine de la politique et de l'histoire, la France subit le désastre de 1870-71. Quelle guerre ensanglante la fin du siècle? Ou quelle paix endormira les haines? Encore une année qui peut tout bouleverser! On dira peut-être le XIXe siècle comme on dit le XVIIe (si riche aussi) en génies et en événements.

GRANDMOUGIN.

Jecrois qu'on appellera le XIXe siècle le siècle de la science, mais il me paraît impossible de le synthétiser dans un seul nom.

JULES MARY.

A mon avis, ceux qui ne baptisent pas notre siècle le siècle de Victor Hugo, l'appelleront le siècle de Fer. M. Bertrand, de l'Institut, n'a-t-il pas dit: "Dans l'avenir, quand on voudra qualifier notre siècle, on appellera le siècle de la science."

Quant à la question de savoir s'il aura une belle place auprès des autres, relisez ces lignes écrites par un homme qui a duré autant que le siècle, qui a

grandi auprès de lui comme auprès d'un frère... un frère d'armes... et qui lui dit: "Tu as fait ce que les deux illustres prédécesseurs n'ont pas fait; tu as ouvert des routes inexplorées dans le domaine de l'art et de la pensée, et nous, tes fils, nous avons le droit de te dire: L'antiquité a eu deux grands siècles: Athènes, le siècle de Périclès; Rome, le siècle d'Auguste; la France est plus prudente, elle en a trois." C'est signé Legouvé, et c'est la vérité.

LÉO CLARETIE.

Si j'avais à dénommer le XIXe siècle, je l'appellerais le siècle de Napoléon Ier, car plus je vieilliss, plus je me suis mis à admirer cet homme qui, sorti de la petite bourgeoisie, a connu la misère la plus effroyable, et qui, sans jamais dépasser le degré de la haute, seule, commandait sa haute situation, est mort en exil, sur un grabat, sans fortune appréciable.

Que n'a-t-on pas dit d'ailleurs pour chercher à ternir sa gloire? Qu'il était même haï de ses soldats. J'en ai connu des milliers dans ma non enfance, mais pas un seul qui ne l'ait exalté. J'ai là sous les yeux précisément les Mémoires du Sergent Bourgoigne, 1812-1813, et j'en extrais les passages suivants, en priant nos lecteurs de remarquer que la retraite de Russie est commencée depuis trois mois, qu'on ne mange plus, qu'on ne dort plus, qu'on meurt comme des mouches:

"En le voyant, au passage de la Bérésina, enveloppé d'une grande capote doublée de fourrure, ayant sur la tête un bonnet de velours amarante avec un tour de peau de renard noir et un bâton à la main, Picard (un ami de Bourgoigne) pleure en s'écriant: "Notre Empereur! Marche à pied! Un bâton à la main, lui si grand, lui qui nous fait si fiers!" Bourgoigne partageait cette manière de voir et cependant, à sa rentrée en France, son régiment était réduit à 26 hommes."

EDOUARD MONTAGNE.

La réduction à l'unité me paraît d'une simplification factice et artificielle. Le XIXe siècle, selon les moments où on le prendra, pourrait s'appeler Napoléon ou Edison. Je crois plutôt que l'avenir, continuant à briser les vieux moules, les traditions et les conventions classiques, reformera encore une fois le calendrier, et lui donnera une application pratique, d'où sortira de nouveau exclus tous les saints. Alors il n'y aura plus de grands hommes; mais il y aura, comme aux Etats-Unis, d'où nous viennent tant d'innovations, appelées progrès, des indications rationnelles et utilitaires aux coins des rues et pour tous les usages de la vie. Croyez-vous que je désire haïr l'avènement de ce régime? Il gênerait trop mes propres routines, si je devais le voir, mais la civilisation me paraît marcher dans ce sens. Les collectivités remplaçant de plus en plus les noms propres, le XVIIIe siècle sera celui de la Révolution, et le XIXe, de la Démocratie, si ce mode de classification est encore de mise pour des historiens pressés et qui jugeront du passé selon leur cerveau conformé d'après les principes qui ne seront plus ceux dont l'habitude nous a fait une seconde nature.

JULES TROUBAT.

Il est des réponses qu'on ne peut se faire à soi-même, tel me paraît être le cas de notre siècle, si remarquable, si prodigieuse même à tant d'égards, mais infiniment trop préoccupé du rang

que la postérité lui assignera. Il n'a vraiment ni le droit ni le pouvoir de se qualifier. Laissons cette tâche à nos petits-neveux. On n'a pas dit "le siècle de Périclès," sous Périclès," ni "le siècle de Louis XIV" sous Louis XIV, etc., etc., savons-nous même ce qui se passera d'ici à la dernière heure du XIXe siècle!

Donc, sachons attendre, et surtout n'imitons pas une élegante choniquense (Eticolle), c'est-à-dire Mme de Feyronnie, J'ai sous les yeux un article d'elle, vieux d'une douzaine d'années, où le général Boulanger est appelé LE GÉNÉRAL VINGTIÈME SIÈCLE.

Qu'en est-il advenu? Le général est mort, il est déjà presque oublié, et le vingtième siècle est encore à naître. LOREDAN LARCHEY.

C'est la science qui a trompé au XIXe siècle, comme la philosophie triompha au XVIIIe et l'art au XVIIe. Le XIXe siècle pourrait être justement appelé: le siècle de Pasteur.

GRAND REVE

En vérité, des maréchaux, des généraux, des amiraux et des hommes de guerre à la conférence de la Haye, est-ce absolument logique et l'augure en est-il favorable!

Quand des philosophes pas très beaux et des prêtres qui ne doivent pas l'être, étant chrétiens auraient toutes les peines du monde à s'entendre et ne se sépareraient peut-être point sans gros mots, voire même sans coups, est-ce vraiment possible que des officiers supérieurs de nations différentes et peu amies, chauvins selon la règle et glorieux de leur profession, admettent un désarmement commun qui serait la paix générale, tout au moins pour le moment? Car il n'est pas absolument nécessaire d'être soldat pour haïr et pour se battre.

Le pauvre soldat sans doute, ouvrier ou laboureur, celui que Napoléon appelait de la chair à canon, ne tient pas autant que cela à se servir du feu, à tuer et à se faire tuer sans trop savoir pourquoi, et nous pouvons croire qu'il aime mieux la paix que la guerre; mais le chef, l'officier supérieur dont les épaulettes sont à ce point, ne peut pas être l'ennemi ou l'adversaire d'un métier qui est le sien, qui le met au premier rang, qui lui donne commandement et pouvoir, qui a été considéré comme très noble dans tous les temps et par tous les peuples, et qui, avec la complicité de l'histoire et des historiens, fait toujours les héros et leur met au front une auréole de grandeur et d'immortalité.

Celui-là, certes, ne peut pas chrétiennement désirer le désarmement, la paix, la fin des guerres et de la fin de sa gloire. Il a une trop haute opinion de l'art militaire, de la science des armées et de la stratégie victorieuse pour vouloir la suppression des fusils, des canons, des bombes et des magnifiques engins de destruction que le progrès et le génie inventent tous les jours; et notre civilisation, selon lui, ne sera grande et parfaite que lorsque les hommes, se battant et se détruisant sur terre, sur mer et sous mer, pourront se livrer de redoutables batailles dans les airs.

Ce héros des époques splendides, pour qui les poèmes épiques sont chantés, qui conduit les armées à la victoire par le chemin sanglant des tueries et des batailles, en est venu militairement à croire que la guerre est l'état naturel de l'homme, que les hommes sont faits pour se battre entre eux et pour se détruire, et que la nation mil-

itaire, commandant aux autres et à laquelle les autres obéissent, est la première nation du monde. L'histoire ne l'affirme-t-elle pas? Quant aux droits et aux libertés des hommes et des peuples, dont on parle beaucoup dans nos temps et que la démocratie, pour ne pas dire la démocratie, invoque à tout propos comme le précieux trésor qui rendrait le genre humain très heureux et les femmes plus joyeuses, ce sont bagatelles et misères pour lui. Il en rit sans gêne.

Il sait bien que la guerre de Troie, avec Hélène et Briséis, n'est pas la première guerre où la femme a joué un rôle de premier ordre.

Après tout, qu'est donc la vie, sinon un combat, et pour vivre, ne serait-ce qu'un moment, ne faut-il pas combattre, lutter et tuer? La mort, donnée ou subie, venant avant l'heure ou à l'heure, est une loi toute naturelle. Les larmes de sentiment qu'on lui consacre n'enlèvent rien à son positivisme et à sa rigueur, et il vaut mieux la prendre pour ce qu'elle est, pour un fait. A qui bon la redouter ou craindre de la donner, et quand vus tuez d'une façon ou d'une autre, n'est-ce pas pour vivre? La justice ne nous en semble mauvaise que lorsque nous sommes les vaincus; mais le combat nous l'impose comme une nécessité ou comme une fatalité. La guerre est donc tout à la fois naturelle et morale.

On pourrait au besoin prouver qu'elle est humaine. Car si elle fait naître d'héroïques vertus dans l'homme, sacrant certains peuples par la supériorité du courage et de la conquête, est-ce que ses victimes ne sont pas nécessaires à la conservation de l'espèce humaine et à son équilibre dans le nombre normal et voulu? Si l'homme de cette terre ou de ce globe, avec la faculté de reproduction qu'il possède, eût été créé immortel, c'est-à-dire ne mourant pas et ne pouvant pas tuer, quel serait donc aujourd'hui le chiffre de l'humanité vivante, et notre petit globe, avec son étendue très limitée et ses ressources restreintes, aurait-il assez de place pour tous les vivants et assez de vivres et de nourriture pour ceux qui ne vivent point de l'air ou des rayons du soleil? Il aurait tout au moins fallu créer l'homme sans estomac ou faire pleuvoir sur lui une manne incessante et nourricière.

De même, malgré la mort naturelle qui élimine, chassant l'un pour faire place à l'autre, mais la reproduction étant plus forte que la destruction, puisque deux en se créant créent au moins dix, est-ce que notre globe, à cette heure, après sept ou huit mille ans d'existence depuis sa création, serait assez grand et assez riche pour contenir et nourrir tous les descendants d'Adam et d'Eve se multipliant et mourant de mort naturelle, c'est-à-dire sans guerre, sans tremblements de terre, sans catastrophes, sans épidémies et sans médecins?

On peut conséquemment déclarer que la guerre, déduction logique et rigoureuse de la loi de vivre, est parfaitement humaine, peut-être même divine ou d'esprit divin, avec la croyance persistante qu'il est un Dieu des batailles et que la bénédiction des drapeaux ne peut pas nuire à la bravoure des hommes, au mépris de la mort dans l'héroïsme des combats et à l'immortalité de l'âme dans un autre monde où les hommes se battraient probablement encore si les femmes en manifestent le désir.

En attendant, sur terre, dans les conditions de notre nature, de notre globe, de nos rapports avec lui et entre nous, la guerre, comme raison et comme justice, ne laisse aucun doute dans l'esprit des hommes forts que la vue d'une goutte de sang ne fait point méprisablement évanouir; et si vous contestiez son ancienneté en même temps que sa légitimité, Cain vous rappellerait simplement qu'il l'a

trouvée dans ses instincts naturels et dans son cœur d'homme.

VII

Ainsi, raisonnablement, croyez-vous que ces hommes politiques, ces diplomates et ces officiers généraux des différents nations, réunis à la Haye pour une conférence sur la paix et pour résoudre un problème dont la solution est peut-être aux cieux, avec des hommes qui ne sont plus des hommes, vont tout fraternellement et sans peine réaliser le rêve du Czar aux yeux bleus et désarmer en deux jours et en trois mots le monde armé jusqu'aux dents et s'armant encore?

S'ils le voulaient sincèrement, chose très douteuse - le pourraient-ils!

Est-ce que l'état politique, économique, social, moral et religieux du monde actuel, avec des races différentes, dans une civilisation qui n'est pas très admirable et dans un concert qui est peu harmonieux, quand l'idée de justice, variant selon les lieux et les peuples, est pour si peu d'hommes dégagée de l'idée de force, le permet véritablement?

Chaque nation, librement et légitimement formée par le temps et par l'éducation, a-t-elle le gouvernement qui lui convient, les lois et les libertés qui lui appartiennent, les frontières sacrées pour tous et qui se défendent d'elles-mêmes? Tranquille, pacifique et heureuse chez elle, sans castes, sans classes hostiles, n'a-t-elle rien à reprendre, rien à rendre et rien à craindre, et s'il y a ou des injustices et des violences dans son passé, cela n'est-il point périmé par le temps et l'assimilation qui ne permettent pas qu'on revienne sur les histoires trop anciennes? Aucune nation très forte, conquérante par mœurs et par habitude, ne veut-elle devenir plus forte encore, s'agrandir et conquérir; et si les faibles, par peur ou par pression, sont obligés de rechercher ou de solliciter l'amitié des forts ou leur protection, cela ne donne-t-il pas lieu à des alliances qui ont pour dénoûment le conflit, la bataille très sanglante, les cris toujours un peu sauvages de la victoire et la revanche à coups de canon?

Ce sont les forts et les "égrands," comme on dit, qui pourraient beaucoup pour la solution du problème, et s'ils avaient la justice en eux, avec son courage vrai et son désintéressement qui commandent l'admiration, nous croirions presque au rêve du jeune Slave aux yeux bleus et aux intentions généreuses, mieux convaincus que Voltaire et Catherine que c'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière; mais la grandeur et la force comprennent encore très mal en ce temps, à notre fin de siècle, dans les splendeurs d'une civilisation où les uns meurent d'indigestion et les autres de faim; et si l'aigle est le roi des oiseaux et des airs, fixant le soleil, dit-on, c'est qu'il a les ailes longues et les serres redoutables; si le lion est le roi des quadrupèdes, superbe avec sa crinière, c'est qu'il a le rugissement formidable et la dent terrible, et si la nation, sans être aimée pourtant, est celle qu'on respecte le plus, devant laquelle on s'incline le plus profondément, qu'on craint de heurter et de froisser, c'est qu'elle a la plus de soldats, la plus de canons et les moyens les plus puissants de destruction et de mort. La force ne croit devoir s'affirmer que par l'ambition et le despotisme.

Bismarck, que Guillaume a fait prince, à qui l'Allemagne a élevé des statues, que de nombreux admirateurs proclament le plus grand homme des temps modernes, a brutalement formulé l'axiome de ce siècle et de bien d'autres encore: "La force prime le droit."

VIII

Sans doute, sans doute, les peuples républicains de St-Marin et d'Andorre aux chevaliers parfois toujours dans les nuages! Pierre en fils respectueux qu'il était se disait tout bas: "Mon père, lui, est toujours dans les chiffres." Le jeune fondé de pouvoir s'était donc promis de ne plus rien tenter pouvant compromettre Marie. Il se contentait d'accompagner de près ou de loin celle qu'il aimait, remplissant ainsi ses yeux du spectacle de sa beauté et se promettait chaque jour d'avouer à son père ses projets matrimoniaux.

belliqueux sont prêts à mettre bas les armes ou à désarmer, se contentant d'un simple garde-champêtre.

Mais l'Angleterre, l'Angleterre qui se nomme la Grande-Bretagne, qui possède dans le monde entier des colonies innombrables et des empires plus ou moins honnêtement acquis, mais qu'il lui faut garder, surveiller, protéger, étendre encore et multiplier pour que son impérialisme soit complet et sa suprématie incontestée dans le monde trop étroit pour elle, est-elle disposée au désarmement?

Mais l'Allemagne, aujourd'hui prussifiée, impérialisée, casquée, armée dans tous ses hommes, militaireisée comme ne l'est aucune autre nation de la terre, ayant à sa tête un empereur que ne laissent pas dormir en paix les gloires de tous les conquérants passés et qui voudrait s'immortaliser dans un poème épique à nul autre semblable, est-elle prête, dans un retour sur elle-même, se souvenir qu'elle a été audacieuse par la pensée, à ôter son casque provocateur, à ne plus admirer ses redoutables bataillons qui ont causé l'armement terrible de l'Europe et même du monde entier?

Mais la France, la vaincue d'hier qui n'a point renoncé à la revanche et qui la croit juste, la France voisine de l'Angleterre mauvaise et perfide et de l'Allemagne à laquelle on ne peut plus serrer fraternellement la main, la France qui est encore la seule nation où la force ne prime point le droit, où la justice parle encore, où l'esprit et le cœur conçoivent une civilisation qui soit généreuse et qui contienne de l'humanité et du christianisme, la France qui ne sait point haïr pourtant, qui sait aimer, qui est enthousiaste et qui a la poésie de toutes celles dont l'âme ne peut se matérialiser et devenir vile et basse, peut-elle et doit-elle désarmer à cette heure; et si sans soldats, sans armée, sans épée pour son droit et son honneur, souriante, confiante et folle, la France offrait librement et sans retour son vin de fraternité à tout le monde, aux Anglais qui la détestent, aux Allemands qui l'ont bombardée et qui ont voulu brûler son Paris, à tous ceux qui lui font un crime d'être la France et qui la haïssent parce qu'elle est la France, est-ce que la France de la souveraineté intellectuelle et morale, de cette justice immanente et éternelle qui ne perd jamais ses droits, ne se rendrait pas volontairement la dupe imbecille et misérable dont chacun rit, que l'on méprise et qu'on raille, qui devient une victime dont le nom n'est plus qu'une injure et un avilissement?

Mais la Russie elle-même... J. GENTIL.

LES Gaietés du Conservatoire.

Dans un volume intitulé: "Les Gaietés du Conservatoire," que publie M. Albert Lavigne, on trouve maintes anecdotes sur les directeurs et les professeurs de l'établissement. On a raconté de nombreux traits de l'humour bonasse de Cherubini. En voici quelques-uns que nous croyons inédits: Cherubini n'allait jamais aux premières en vertu de ce principe: "Qué, si l'ouvrage est bon, on le redonne; qué, s'il est mauvais, qué zé né pas besoin de l'entendre."

Il faisait pourtant exception, en général, pour les œuvres de ses élèves. C'est ainsi qu'il se trouvait un soir à l'Opéra, où l'on jouait pour la première fois un ouvrage d'un de ses disciples préférés, dont le nom n'ajoutait rien à l'intérêt de ce récit. Après le deuxième acte, l'auteur monte dans la loge de son maître, qui était assis sur le devant et ne bouge pas. Inquiet de ce silence, et, au bout d'un certain temps, il hésarde timidement:

F. A. Lambert Co.

LTD Successeurs de X. Lambert, Maison Etablie en 1837. Importateurs et Marchands en Gros

LIQUEURS, VINS, CORDIAUX, ETC., PROPRIÉTAIRE DU CÉLÈBRE Golden Bitters.

Sole Agents à la Nouvelle-Orléans pour les Célebres WHISKIES RYE

WM. LANAHAN & SON, De Baltimore, 328-330-332 Magazine St. TELEPHONE No 359.

"Eh bien! cher maître, vous ne me dites rien?" "Qué voilà bien deux heures que zé l'écoute, moi, et qué tu né mé dis rien!"

Un jour, un de ses amis lui présente le jeune Adolphe Adam, qui était âgé de douze ans. L'accueil fut d'une amabilité charmante. "Cher maître, lui dit l'introduit, je me fais un plaisir de vous présenter un jeune garçon qui se destine à la musique, et qui a de qui tenir, car c'est le fils de notre ami Adam; tout jeune qu'il soit, c'est déjà un de vos admirateurs passionnés."

"Ah! ah! ah! que zé lé trouve bien lé!" Ce fut tout ce qu'on put tirer de Cherubini ce jour-là.

Avec Auber, on a des mots d'un autre genre. A certain concours, il se trouvait un seul des concurrents, qui par hasard était un nègre, pouvait avoir mérité une certaine nomination. On vote donc par boules, comme toujours en pareille occurrence. La question posée est celle-ci: "X a-t-il le droit de décerner tel prix?" "Scrutin," en silence.

Le scrutin amène neuf boules noires: "Dans son pays, dit placidement Auber, il aurait eu le prix à l'unanimité!" Sous l'Empire, il existait un Conservatoire des classes à l'usage des élèves militaires, classes auxquelles s'intéressait vivement le général Melinet, commandant de la garde impériale et métronyme passionné. Le général Melinet avait une grande influence dans les concours spéciaux de ces classes militaires, influence qui se manifestait par une propension bienveillante et parfois excessive à donner le plus de récompenses possible à des jeunes gens auxquels il n'était alloué que deux ans à passer à l'Ecole. Un jour qu'il se laissait entraîner, peut-être un peu plus que de raison, par sa générosité naturelle: "Croyez-moi, général, lui dit Auber, je connais le Conservatoire mieux que vous; si vous donniez plus de récompenses qu'il n'y a de concurrents, cela ferait mauvais effet!"

PENSEES "L'existence de l'homme est un point dans l'espace." "Un droit porté trop loin devient une injustice." "Le réel est étroit, le possible est immense."

avez une de vous passer le nez dans un carmin!"

Alphonse Drouel ronchonna quelques paroles inintelligibles puis tout haut: "C'est qu'il fait rudement froid."

"Vous trouvez?... Si vous aviez pris comme moi un bain glacé à sept heures du matin et monté à huit... vous seriez d'avis que la température est plutôt douce! Mais il est inutile de chercher à vous améliorer... Il faudrait au moins cinq ou six générations pour faire quelque chose de vous..."

"Vous êtes encore aimable, ce matin!" "Toujours!... J'ai déjà galopé deux chevaux, telle que vous me voyez... Et je viens de prendre Fausta, elle caressait l'encolure de sa ravissante juvénat, et y a seulement vingt minutes... Elle est toute fraîche."

avait poussé à l'extrême les férocités qui faisaient de cette beauté non pareille une sorte de monstre que nulle force, nulle volonté supérieure n'avait pu jusqu'à dompter.

Prodigieusement et foudroyamment mauvaise lorsque nous l'avons connue, elle était devenue pire encore, et rien ne pourrait donner une idée de cette perverse nature, qui aurait sacrifié sans hésitation le monde entier pour donner satisfaction à la moindre de ses fantaisies.

Mon Dieu! après tout!... mais la beauté, l'intelligence extrême, l'esprit, l'énergie, l'égoïsme d'Alphonse Drouel ne laissaient rien à envier à celui de Mlle Charlemont.

Tandis que l'aimable Alphonse cherchait sa voix et son coup à faire, avec une prudence excessive, et sans mettre en quel que sorte au jeu, il lui était arrivé, deux ans auparavant, une aventure extraordinaire.

Alphonse Drouel allait fréquemment dans le monde, il vaissait et bostonnait pas trop mal et en s'exagérant un peu ces minces qualités, ainsi qu'il le disait, en cette langue nouvelle qui finira avant peu par remplacer notre si beau français, il pourrait bien arriver, tout comme un autre, à "dégouter" une héritière. Jusqu'alors l'héritière ne s'était point montrée, les seuls succès d'Alphonse lui avaient simplement ouvert les

portes des salons de quelques financiers plus ou moins véreux, chez lesquels il conduisait des cotillons et des gavottes.

Lorsqu'un soir à l'Opéra, où se donnait un grand bal de charité pour lequel ledit Alphonse avait trouvé moyen d'agripper un billet à l'œil, il s'arrêta littéralement ébloui.

Dans une loge d'avant-scène, assise à côté d'un gentleman correct, mais maigre, fatigué et gardant un air prodigieusement navré, se voyait une créature divine, d'une beauté réellement féérique, et qui regardait d'intéressement la foule des danseurs tourbillonnant au-dessous d'elle.

Elle portait avec une grâce souveraine une très élégante toilette et de très beaux bijoux, dont ses yeux étincelaient et superbes affaiblissaient l'éclat.

Feuilleton

DE L'Abelle de la N. O.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lostin et A. de Treil

DEUXIÈME PARTIE.

L'AMERICAIN.

IV

DEUX AMOURS.

Presque tous les jours depuis leur rencontre place de la Bourse, Pierre Delvoocourt et Marie s'écrivaient de longues lettres, adressées, les unes pour la jeune fille, postée restante, ainsi qu'il en avait été convenu au

tre les deux amoureux, les autres à M. Pierre Delvoocourt fils, 137, rue de Richelieu, où se trouvaient installés les bureaux de la charge d'agent de change de son père.

Dans ses lettres, le jeune fondé de pouvoir exprimait de plus en plus sa profonde affection pour la jeune fille, et si l'amour qu'il éprouvait s'enracinait encore davantage en son cœur, le respect dont l'entourait son idole grandissait à l'égal de cet amour.

Quoique vivant dans un milieu de gens sceptiques et débauchés, Pierre n'en était pas moins resté d'un caractère élevé et délicat; sa nature distinguée, sentimentale, avait résisté au matérialisme de ses amis.

En somme, Delvoocourt était un rêveur passionné qui jusqu'à ce jour avait vécu dans des régions éthérées.

Privé des soins de sa mère, morte quelques mois après sa naissance, son éducation avait été confiée à une vieille tante dont l'esprit romanesque avait déteint sur lui; cela expliquait son état d'âme.

M. Delvoocourt père, absorbé par ses affaires, ne s'était occupé de Pierre que pendant les rares instants qu'il avait eus de libres, aussi n'avait-il pu inculquer à son fils ses idées pratiques.

"Tu tiens absolument de ta mère, lui disait-il souvent, avec une légère teinte d'ironie, tu es

tière confiance en l'honneur de celui qui avait pris son cœur. A chaque instant du jour elle pensait à lui, cela, avec la plus grande sérénité et, lorsqu'en se rendant le matin à son travail, elle apercevait la silhouette de Pierre, ou le soir lorsqu'en remontant chez sa mère en la compagnie de l'apprentie, elle se sentait suivie par le jeune homme, elle était tranquille, sachant bien que sous cette protection, elle n'avait rien à redouter.

Et les jours passaient, et l'enfant s'endormait dans une quiétude inaltérable... Un matin, une dizaine de jours après la promenade au Jardin d'Acclimatation, Marie alla comme d'habitude retirer sa chère lettre à la poste restante. La missive cette fois était plus longue, une certaine ambiguïté semblait y régner.

Pierre Delvoocourt lui avouait qu'il ne pouvait plus rester sans la voir, il la suppliait de lui accorder une entrevue, ayant besoin de lui confier des choses graves d'où dépendait le bonheur de tous deux.

Il terminait ainsi: "Venez, je vous en prie, sans cette entrevue comment vous parler! Cela me serait impossible dans un endroit public où des indiscrets pourraient nous voir, nous observer."

"Je ne vous demande pas, chère amie, de venir à mon domicile particulier, cela pourrait